

Publié dans : Coanus T., Comby J., Duchêne F., Martinais E. (dir.), *Risques et territoires. Interroger et comprendre la dimension locale de quelques risques contemporains*, Paris, Lavoisier, 2010, p. 219-230.

## **RISQUE GEOTECHNIQUE ET ACTIVITE SYMBOLIQUE : LES HABITANTS DES COLLINES LYONNAISES EN QUETE DE SENS (E. MARTINAIS<sup>1</sup>)**

---

### **Résumé**

*Situées en plein centre de la ville de Lyon, les collines de Fourvière et de la Croix-Rousse connaissent des problèmes récurrents d'instabilité qui, depuis plusieurs décennies, se sont traduits par de nombreux sinistres et quelques grandes catastrophes. Lié à l'existence d'un vaste réseau de galeries souterraines, et plus largement à la présence non contrôlée de circulations hydrauliques dans le sous-sol des collines, ce danger génère une activité symbolique particulière au sein des populations riveraines. En particulier, le monde des souterrains, qui n'est plus utilisé depuis un siècle environ, s'est progressivement reconstruit dans l'imaginaire des habitants. Les lieux ont été réinventés et de nouvelles fonctions leur ont été attribuées. Univers énigmatique, étrange, mystérieux parfois, inaccessible, invisible et comme « en dehors du réel », les souterrains stimulent les imaginations et favorisent la production, le développement et la diffusion d'histoires et de légendes, dont le contenu peut parfois paraître fantaisiste ou irréaliste. Pour autant, toutes ces productions symboliques ne sont pas dénuées d'intérêt car elles permettent de mettre en ordre une réalité qui n'a pas de cohérence apparente, puis de donner un sens aux dangers auxquels sont régulièrement confrontés les habitants de ces collines.*

---

<sup>1</sup> UMR CNRS 5600, Laboratoire RIVES, ENTPE.

Pour n'importe quel individu, la confrontation avec le danger est d'abord une incitation à envisager un avenir incertain, où rôde le spectre du malheur ou de la mort. Le plus souvent, elle se traduit par la présence lancinante de multiples interrogations que le flot de la vie quotidienne n'épuise jamais vraiment, et qui resurgissent à la moindre alerte. Quel est le phénomène redouté ? Quand surviendra-t-il, s'il doit se (re)produire un jour ? De quelle manière se manifesterait-il ? Quelles seront alors ses conséquences ? Comment s'y soustraire ? Autant de questions qui, dans la perspective d'une épreuve à venir, ne peuvent rester sans réponse. Car aucun face-à-face ne semble tenable vis-à-vis d'un danger qui échapperait durablement à l'interprétation, puis à l'anticipation, quelles qu'elles soient. Devant une menace qui n'offre que peu de prises, il est donc indispensable, voire même vital, d'essayer de savoir, de *comprendre*, pour ensuite avoir la possibilité de se protéger. De sorte que l'indétermination radicale et irréductible de l'événement accidentel, probable mais non encore advenu, impose une recherche de sens permanente, dont la principale finalité est d'offrir un support tangible à l'inconnu, un contenu crédible à ce qui reste comme en dehors de la réalité.

Éprouver ou ressentir un risque, c'est donc effectuer ce travail d'interprétation, c'est avoir recours à un certain nombre d'opérations mentales, plus ou moins conscientes et formalisées, destinées à l'élaboration de représentations qui permettent ensuite d'anticiper le ou les phénomènes redoutés à des fins de prévention. Autrement dit, le risque n'est pas (ou pas seulement) une quantité mesurable, objectivable. Faisant référence à un danger qui n'est que potentiel, virtuel, il n'a de sens que rapporté aux représentations de ceux qui pensent y être confrontés<sup>2</sup>. Pour reprendre une formule de T. COANUS [1992], le risque en tant que tel n'existe donc pas autrement que dans une relation « à un individu, un groupe (social, professionnel), une collectivité, une société, qui l'appréhendent à un moment donné (par des représentations mentales) et le traitent (par des pratiques spécifiques) ».

Mais si en présence d'une menace dûment identifiée, cette logique d'interprétation et d'anticipation s'exprime toujours par l'élaboration plus ou moins explicite d'une réalité supposée du danger encouru, il apparaît aussi que les modalités de cette construction varient considérablement selon les individus, les contextes et les époques [MARTINAIS, 2001]. De fait, le risque n'est jamais une catégorie autonome, qui serait détachée des pratiques et des représentations forgées dans le quotidien. L'histoire personnelle de chacun, les préoccupations et les contraintes de la vie de tous les jours, les expériences accumulées au fil du temps, la plus ou moins grande réceptivité aux diverses sources d'informations qui circulent (événements relatés par les médias, rumeurs, témoignages divers, etc.), la mémoire des lieux et des événements passés, et plus largement, les différentes manières de percevoir l'environnement proche (« naturel », urbain, social), sont autant d'éléments capables de structurer la relation au danger. Le risque ne peut donc être totalement dissocié du territoire dans lequel il s'inscrit. Et ce d'autant plus qu'il fait explicitement référence à des phénomènes localisés (dans le temps et dans l'espace),

---

<sup>2</sup> Définir le risque comme la représentation d'un danger donné, non encore advenu (bien qu'ayant pu survenir auparavant), revient donc à le distinguer très clairement de l'accident ou de la catastrophe, qui correspondent à des événements ayant effectivement eu lieu.

susceptibles de se manifester dans des lieux relativement circonscrits, produits (et porteurs) d'une histoire particulière, et traversés par des dynamiques sociales qui leur sont propres<sup>3</sup>.

C'est ce que nous nous proposons d'illustrer maintenant (au moins partiellement), en nous appuyant sur un contexte bien spécifique, celui des collines de Fourvière et de la Croix-Rousse, situées au cœur de Lyon. Couvrant une bonne partie de l'actuel centre-ville, les versants de ces deux collines (les balmes<sup>4</sup>, selon une terminologie locale) se caractérisent par deux traits essentiels : une urbanisation ancienne et une configuration géologique propice à toutes sortes de mouvements de terrains (glissements, éboulements, coulées boueuses, etc.). Alors que ces secteurs de la ville de Lyon sont aujourd'hui réputés pour leur instabilité potentielle, qu'ils sont supposés représenter une menace non négligeable pour les habitants qui ont fait le choix de s'y installer, nous souhaitons montrer que la principale source de danger, un important réseau de galeries souterraines et plus largement des phénomènes liés à la présence non contrôlée d'eau dans le sous-sol des collines, génère une activité symbolique tout à fait particulière chez la plupart de ces habitants. Répondant à la nécessité du sens que nous évoquions plus haut, nous verrons que cette activité symbolique s'exprime notamment lorsque ces individus se trouvent en situation de penser les dangers auxquels ils sont confrontés.

## **Les galeries souterraines à travers le temps : de la perte d'usage à l'apparition d'un danger spécifique**

L'usage des galeries souterraines est une pratique fort ancienne, qui semble s'être perpétuée au fil du temps. Elle est liée à la constitution géologique des collines lyonnaises qui favorise la formation d'horizons aquifères (poches d'eau souterraines prisonnières des sols). S'écoulant par gravitation au travers des différentes couches sédimentaires ou vers l'extérieur, elles donnent ainsi naissance à de très nombreuses sources. Ces points d'eau, dispersés sur les flancs de Fourvière et de la Croix-Rousse, ont pendant plusieurs siècles assuré l'approvisionnement des occupants des lieux, pour leur propre consommation ou pour l'irrigation des cultures. Mais à partir du Moyen-Âge, le développement de la ville se traduit par l'urbanisation progressive des versants et la présence d'une population grandissante. Afin de satisfaire des besoins en eau toujours plus importants, les habitants des pentes ont alors peu à peu cherché à améliorer le débit des sources ainsi que celui des puits, en drainant les réserves naturelles que constituaient les horizons aquifères. Ainsi, en suivant « à tâtons » les venues d'eau, soit à partir des sources, soit depuis le fond des puits, ils ont creusé des galeries pour essayer d'aller capter les nombreuses nappes prisonnières

---

<sup>3</sup> Plus qu'un simple réceptacle pour des activités humaines localisées, le territoire peut alors être défini comme une étendue spatiale, support de pratiques et de représentations, investie (matériellement mais aussi symboliquement) par des hommes, des groupes sociaux et des institutions qui contribuent à le transformer au fil du temps. De notre point de vue, la notion de territoire repose donc sur trois dimensions essentielles : l'espace, le social et le temps.

<sup>4</sup> Terme dont l'usage semble se limiter à la région lyonnaise, la « balme » désigne généralement toutes les formes intermédiaires entre la falaise et le coteau sur les bords des plateaux : parois abruptes ou versants en pentes raides.

du sous-sol. Le récit d'une nonne d'un couvent situé sur les pentes de la Croix-Rousse témoigne de cette pratique, courante jusqu'au milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle :

« (...) Les excessives chaleurs et la longue sécheresse de l'année 1748 ayant réduit les habitants dans la plus grande disette d'eau, les fontaines de la Ville n'en fournissant pas suffisamment aux besoins de tous les citoyens, nous ne pûmes avoir recours à ces mêmes fontaines, en sorte que nous souffrîmes considérablement pendant tout cet été par le manque d'eau, ce qui détermina notre communauté à prendre tous les moyens les plus efficaces pour prévenir un pareil événement et pour nous procurer un secours si nécessaire. (...) Notre mère Peysson fit ouvrir la terre dans la partie basse de notre enclos, et après avoir creusé à une profondeur considérable, les ouvriers trouvèrent du sable. Cette découverte réveilla notre espérance ; on fit creuser encore plus profond, et la providence, qui ne nous a jamais abandonné, permit que nous trouvâmes quelques filets d'une eau claire et limpide. On se détermina à suivre ces filets et à suivre en remontant toujours jusqu'à leur source. (...) Notre mère Peysson, pleine de courage et de confiance en la bonté de Dieu, encouragea les ouvriers, et les détermina à creuser une voûte souterraine de la hauteur de sept à huit pieds et de cinq à six pieds de largeur suivant le cours naturel de ces filets d'eau et remontant jusqu'à leur source en sorte qu'un homme pût aller debout avec une balle de terre sur sa tête dans cette voûte souterraine qu'elle fit prolonger de près de quatre cents pieds. Là, on trouva le réservoir naturel de ces différents filets d'eau qui se répandaient çà et là<sup>5</sup> ».

Aujourd'hui, disséminés sur les versants des collines, on retrouve encore une multitude de ces puits, auxquels sont raccordés des réseaux hétérogènes de galeries, composés de différents boyaux en plus ou moins bon état. Certains sont consolidés par des éléments de maçonnerie, d'autres sont creusés à même le terrain sans confortement particulier. Ils remontent ainsi jusqu'aux nappes aquifères au hasard des écoulements, sans logique apparente. Leur tracé est d'ailleurs souvent compliqué et tortueux. D'autant plus que les usagers d'une source ou d'un puits au rendement trop limité n'hésitaient pas à creuser de nouveaux réseaux en direction d'un puits voisin réputé pour son fort débit. De la même manière, un nouveau propriétaire n'ayant pas d'accès direct aux venues d'eau ne manquait pas de creuser son propre réseau pour subvenir à ses besoins.

Cela étant, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, la Ville de Lyon impose<sup>6</sup> le raccordement systématique de toutes les habitations au réseau municipal d'adduction d'eau qui se développe alors. Si les pentes de la Croix-Rousse et de Fourvière ont été desservies dès la première phase de création du réseau, entre 1853 et 1856, la diffusion effective de l'eau potable privative fut néanmoins très progressive<sup>7</sup>. Dans le même temps, toutes les sources, fontaines ou puits sont décrétés impropres à la consommation et peu à peu, bon nombre d'habitants des balmes renoncent à l'usage des galeries pour le confort du robinet, probablement non sans un intense travail d'information et de coercition des services d'hygiène. Certaines sont abandonnées, d'autres condamnées et une grande partie d'entre-elles tombent dans l'oubli, les accès disparaissant sous la végétation ou dans les

---

<sup>5</sup> Extrait d'un récit de 1748 cité par C. BARBIER [1995 : 96-99].

<sup>6</sup> En la matière, interdiction ne vaut certainement pas interruption immédiate, pour de multiples raisons économiques et techniques (rythme d'extension du réseau, plus ou moins grande facilité de raccordement de certains quartiers, puis de certains immeubles), mais aussi sociales et culturelles (solvabilité des occupants, inertie des pratiques, etc.).

<sup>7</sup> En 1870, on dénombre encore 5000 puits privés pour la seule ville de Lyon. Il faudra en fait attendre les premières années du siècle pour voir décoller le nombre d'abonnés, qui passe de 37000 en 1900 à 114000 en 1914.

recoins des caves d'immeubles.

Cette déshérence progressive des galeries va être à l'origine d'un phénomène tout à fait imprévu qui, bien des années plus tard, se traduira par de nombreux sinistres et plusieurs grandes catastrophes. Délaissée, la plupart de ces ouvrages souterrains n'est plus entretenue. Avec le temps, beaucoup d'entre eux s'effondrent, perdant ainsi leurs fonctions drainantes et perturbant les régimes hydrauliques souterrains. L'eau, qui n'est plus évacuée, a finalement tendance à s'accumuler dans le sous-sol, gonflant peu à peu les nappes aquifères. Le temps passant, ces nappes finissent par gagner les formations superficielles qui se gorgent d'eau, exerçant ainsi une pression de plus en plus forte sur les terrains, les ouvrages de soutènement et les constructions de surface. Ces phénomènes hydrauliques restent longtemps insoupçonnés, car totalement invisibles. Il faut en fait attendre l'éboulement d'une partie de la colline de Fourvière en 1930 pour que les autorités municipales découvrent le problème et décident de le traiter (au moins partiellement)<sup>8</sup>.

Mais alors que cette menace couve encore en silence, les galeries disparaissent peu à peu du « paysage » quotidien des habitants des collines. Ayant perdu leur dimension fonctionnelle de système technique d'approvisionnement en eau, elles n'ont plus vraiment de raison d'être, sauf peut-être pour quelques irréductibles n'ayant pas encore définitivement renoncé à leur usage. C'est vraisemblablement à cette époque, au cours des premières décennies du XX<sup>ème</sup> siècle, que cet univers des galeries, qui n'a plus de fonctionnalité matérielle, va peu à peu se reconstruire, d'une façon plus ou moins collective, dans l'imaginaire des habitants. Les lieux sont alors réinventés et de nouvelles fonctions leur sont attribuées.

## **Entre réalité et légendes : la production d'un imaginaire du monde souterrain**

Près d'un siècle après l'abandon des galeries, nombreux sont ceux qui connaissent encore l'existence de ce monde souterrain<sup>9</sup>. La plupart des personnes que nous avons rencontrées sait par exemple que « les pentes de la Croix-Rousse ou de Fourvière sont de véritables gruyères, percés de galeries ». Cela étant, à part quelques passionnés d'histoire locale et de rares utilisateurs, personne ne connaît précisément leur histoire, personne ne sait vraiment pourquoi elles ont été construites, dans quelles conditions, et à quelle époque. C'est le cas par exemple de cette habitante, résidant à Saint-Georges depuis six ans, qui « en a entendu parler, comme tout le monde » :

« Ce que je sais, c'est ce qui se dit comme ça. Ce sont des choses qui se répètent. C'est l'histoire des souterrains. Je ne sais pas quelle est vraiment cette histoire, mais je sais que sous toutes ces

---

<sup>8</sup> Pour plus de détails sur cet événement et sur la politique municipale de prévention menée depuis cette époque, nous renvoyons à nos travaux [MARTINAIS, 2001].

<sup>9</sup> Ce texte repose pour une large part sur une série d'entretiens semi-directifs réalisés auprès d'une vingtaine d'habitants de deux quartiers des collines de la Croix-Rousse et de Fourvière : le cours d'Herbouville dans le 4<sup>ème</sup> arrondissement et Saint-Georges dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement. La plupart des extraits cités ci-après est tirée de ces interviews enregistrées, effectuées durant l'année 1998.

maisons, il y a des tas de souterrains et que l'on peut traverser de part en part la colline. Sous nos maisons, il y aurait des souterrains. Mais voilà, c'est tout ce que j'en sais. Je ne les ai pas pris moi-même ! Alors je ne peux pas tellement dire ».

La connaissance de cet univers particulier, que peu d'habitants ont vraiment eu l'occasion de voir ou de visiter, paraît très morcelée, très hétérogène, comme si chaque personne n'était dépositaire que d'un fragment, souvent déformé d'ailleurs, d'une réalité finalement assez mal connue. Cela étant, quel que soit l'interlocuteur interrogé à ce sujet, ce petit « bout de savoir » permet toujours d'expliquer l'existence de ce monde souterrain, qui n'a pas de signification *a priori*, dont la véritable histoire et la fonction restent de toute façon inconnues, voire énigmatiques : pour la personne citée plus haut, ces souterrains permettent de traverser la colline de part en part.

De nombreuses fonctions sont ainsi attribuées aux réseaux souterrains par les habitants des différents quartiers qui nous intéressent. Certaines personnes expliquent par exemple que les galeries étaient utilisées « dans le temps » pour « drainer l'eau des Dombes<sup>10</sup> ». Un géologue travaillant pour le compte de la municipalité lyonnaise, qui a souvent eu l'occasion de s'entretenir avec les habitants des collines, lors de visites dans leurs propriétés ou dans leur caves, rapporte que cette idée est assez répandue :

« Sur le plateau de la Croix-Rousse, on [les habitants] pense généralement que c'est l'eau des Dombes qui alimente puits, galeries et sources, quand ce n'est pas l'eau du Jura. En ce qui concerne la colline de Fourvière, (...) les Monts du Lyonnais constituent un château d'eau tout trouvé pour alimenter la colline en eau » [VINET, 1991 : 68].

D'autres prétendent qu'il est possible de passer sous le Rhône grâce à ces galeries, ou évoquent, non sans ironie, d'anciens « passages secrets » entre les couvents de femmes et les couvents d'hommes qui, par le passé, occupaient les pentes des collines. Différentes personnes nous ont encore parlé de communications entre maisons, de dépôts de vivres, de stockages de munitions. La fonction militaire des galeries semble être une interprétation courante, qui pourrait d'ailleurs correspondre à des pratiques anciennes bien réelles. Il est possible que certains réseaux souterrains aient effectivement servi pendant les années d'occupation à cacher du matériel ou des hommes. C'est ce que laissent penser, par exemple, les propos d'un élu de la Ville de Lyon, qui s'exprimait ainsi lors d'une séance du Conseil municipal des années 1960 :

« Je vous signale qu'il y a, entre le fort Saint-Jean et la place Bellevue, un tunnel maçonné construit autrefois par les militaires (...). J'ai parcouru ces souterrains au moment de l'occupation pour y établir des dépôts d'armes clandestins. J'ai voyagé dans ces souterrains qui, je vous l'assure, ne sont pas des égouts<sup>11</sup> ».

Il existe d'ailleurs un certain nombre de galeries qui semblent manifestement dépourvues de fonctions hydrauliques et qui pourraient très bien avoir été conçues pour d'autres usages, qu'il n'est pourtant pas possible de définir avec certitude. Le réseau le plus énigmatique dans ce domaine est celui des « arêtes de poisson », découvert en 1963 par les services techniques de la Ville de Lyon, et situé sur le flanc Est de la Croix-Rousse. Il

---

<sup>10</sup> Le plateau des Dombes, situé au nord-est de l'agglomération lyonnaise, dans le prolongement de la colline de la Croix-Rousse, est une région réputée pour ses nombreux étangs.

<sup>11</sup> Délibérations du Conseil municipal de Lyon du 8 juillet 1963.

s'agit d'une galerie très inclinée, rectiligne, dotée de plusieurs paires de branches latérales, qui relie en quatre niveaux successifs le bas de la colline à son sommet. Du fait de sa localisation, à proximité d'une ancienne caserne, de son habillage de bonne maçonnerie et de sa situation hors d'eau, certains spécialistes du sous-sol lyonnais pensent que cet ouvrage, construit entre le XVI<sup>ème</sup> et le XVII<sup>ème</sup> siècle, répondait à des objectifs stratégiques [VEILLARD, 1979].

Le constat que nous faisons ici, d'une connaissance qui se serait transmise tant bien que mal au fil des époques, nous amène donc à penser qu'une partie de l'histoire des galeries et de leurs usages, pourtant révolus, est toujours plus ou moins en mémoire dans la société locale, même si son contenu a sensiblement évolué. Des savoirs se sont vraisemblablement perdus, d'autres se sont déformés avec le temps, et des reconstructions artificielles sont peut-être venues se greffer à l'ensemble de ces représentations individuelles, qui nourrissent aujourd'hui cette mémoire collective<sup>12</sup>, dont nous venons très rapidement d'ébaucher les contours.

Nous avons pu repérer d'autres traces de cette histoire, dont un certain nombre d'habitants (pas tous) semblent être les détenteurs. Un jeune homme d'une trentaine d'année, par exemple, relate un épisode qui met en scène les relations entre communautés religieuses. Cette histoire fait d'ailleurs écho au récit de la nonne du couvent des Ursulines que nous évoquions un peu plus haut :

« Parmi toutes les histoires qui se racontent, il y a celles qui concernent les Sœurs. Ce sont des histoires de concurrence entre les différents monastères qui existaient soit sur la Croix-Rousse, soit sur Fourvière. C'est par exemple l'histoire des deux couvents de Croix-Paquet [quartier des pentes de la Croix-Rousse]. Le premier couvent, qui était au-dessus, avait construit un souterrain pour amener de l'eau plus bas, pour amener de l'eau au couvent du dessous. En échange de quoi, le curé du dessous venait faire la messe au couvent du dessus. Et un jour, le curé n'a plus voulu faire la messe. Et les Sœurs ont répondu : "Plus de curé, plus d'eau" ».

Le monde des galeries apparaît aussi comme un univers énigmatique, étrange, mystérieux parfois, un « autre monde » peuplé de vieux rêves qui fait ressurgir tous les thèmes traditionnellement liés aux souterrains [GLOWCZEWSKI et MATTEUDI, 1983]. Le fait qu'il soit inaccessible, invisible, qu'il se trouve comme en dehors du réel (pour les habitants), stimule les imaginations et favorise la production, le développement et la diffusion de ces histoires, qui pour certaines personnes deviennent même des « légendes » lorsque le contenu leur paraît fantaisiste, ou irréaliste. Personne ne sait vraiment d'où elles viennent, de quelle époque elles datent et qui les racontent, mais tout le monde en a déjà vaguement entendu parler, tout le monde en est vaguement imprégné. Quand nous lui demandons s'il connaît ces « légendes » qui se rapportent aux galeries souterraines, cet habitant du cours d'Herbouville répond instantanément :

« Il y a la légende d'un troisième fleuve, qui viendrait de la Croix-Rousse, et qui courrait sous la Presqu'île<sup>13</sup> dans ces galeries (...). Il aurait alors servi à l'alimentation de la fontaine Bartholdi [de

---

<sup>12</sup> Comme le précise l'ethnologue J. CANDAU [1998 : 15-16], la « mémoire collective » est elle-même une représentation, une forme de métamémoire, « c'est-à-dire un énoncé que des membres d'un groupe vont produire à propos d'une mémoire supposée commune à tous les membres de ce groupe ».

<sup>13</sup> Partie du centre ville de Lyon comprise entre le Rhône et la Saône, allant du bas des pentes de la Croix-Rousse jusqu'à la confluence.

la place des Terreaux] quand elle a été construite. Dans la fontaine il y a la représentation de trois chevaux. Et le cheval du milieu, c'est le troisième fleuve. Il y a un cheval pour le Rhône, un cheval pour la Saône, et un troisième pour un fleuve inconnu ou caché, qui est en fait un fleuve souterrain, et qui n'est pas le Beaujolais<sup>14</sup> ».

Il arrive même fréquemment que le diable et la sorcellerie soient mêlés à ces histoires du sous-sol. Cette dimension ésotérique se retrouve d'ailleurs dans les noms qui ont été attribués à certains réseaux souterrains<sup>15</sup> : le « puits de l'enfer », la « chapelle de Belzébuth », etc.

Nous ne souhaitons pas ici nous attarder sur les processus de production et de reproduction de ces histoires et de ces légendes. Nous n'envisageons pas non plus de définir les modes de diffusion et de circulation, nécessairement complexes, qu'elles empruntent pour se perpétuer dans le temps au sein des différents groupes sociaux<sup>16</sup>. Ce qui nous importe, c'est d'abord d'avoir remarqué qu'elles existent, comme tapies au fond des mémoires, puis de comprendre comment toutes ces productions symboliques, souvent qualifiées de fantaisistes ou de délirantes, sont mobilisées pour mettre en ordre une réalité qui n'a pas de cohérence apparente. Car comme l'observe Jean POUILLON [1993] à propos des mythes, l'intérêt de ces histoires et de ces légendes n'est pas de savoir si elles sont vraies ou fausses, si elles sont réalistes ou non, ce sont leurs fonctions, leurs « rationalités » qu'il faut déceler du côté des esprits qui les élaborent et qui les intègrent. Autrement dit, rechercher et évaluer la part de vérité de ces légendes n'a pas d'intérêt en soi, justement parce qu'elles ne font sens que pour les sujets qui les détiennent et les reproduisent. Leur principale fonction consiste à concrétiser l'invisible, à domestiquer l'inconnu, à expliquer l'inexplicable.

Dans cette perspective, la construction d'un imaginaire du monde souterrain, qui se matérialise par un ensemble de fonctionnalités réinventées, par la constitution collective d'une histoire revisitée, fournit un corpus de représentations socialement acceptables et directement mobilisables pour justifier et comprendre l'existence de toutes

---

<sup>14</sup> Cette personne fait ici allusion à une célèbre plaisanterie lyonnaise qui présente Lyon comme la ville où coulent traditionnellement trois fleuves : le Rhône, la Saône ... et le Beaujolais, en référence à la forte consommation qui en est faite dans les nombreux débits de boisson du quartier.

<sup>15</sup> D'après l'article « Voyage au-dessous de la ville » du *Progrès de Lyon*, daté du 13 avril 1999.

<sup>16</sup> D'autant plus que ce travail nécessiterait à n'en pas douter une investigation anthropologique de longue haleine auprès d'un grand nombre d'habitants, à l'instar du travail dirigé à Paris par Barbara GLOWCZEWSKI et Jean-François MATTEUDI [1983]. Dans cette perspective, il faudrait aussi s'intéresser à la façon dont les agents des services techniques de la Ville de Lyon, nécessairement plus au fait de l'existence des galeries, de leurs fonctions et de leur histoire, répercutent leur savoir auprès de ces mêmes habitants. Enfin, nous ferions volontiers l'hypothèse que la presse locale joue aussi un rôle important dans la diffusion et la reproduction de cette dimension symbolique du monde souterrain. En effet, les journaux locaux à grands tirages comme *Le Progrès* ou les journaux d'information municipale s'emparent régulièrement de ce sujet à la fois original et fascinant. Généralement, les articles insistent sur le caractère mystérieux de ces lieux méconnus du grand public. C'est le cas par exemple d'un dossier récent, paru dans *Lyon Cité* de février 1998, portant sur « les lieux inaccessibles » de la ville de Lyon, qui présente la photographie d'une galerie souterraine assortie du commentaire suivant : « Lyon recèle nombre de lieux étonnants, souvent connus mais interdits d'accès, parfois oubliés parce que cachés des regards, toujours mythiques parce qu'inaccessibles. Visite au cœur de l'histoire et du présent de ces lieux de légende ».

ces galeries souterraines qui, depuis leur abandon, représentent surtout un vaste mystère pour une grande majorité d'habitants des collines lyonnaises. Chacun a donc la possibilité, lorsqu'il en ressent le besoin ou lorsque l'occasion se présente, de s'approprier cette histoire partagée collectivement, puis de la remodeler et de la reconfigurer, afin qu'elle trouve une place dans un système préexistant de pratiques et de représentations, système dont la fonction est de donner du sens à ce qui n'en a pas *a priori*. C'est d'ailleurs précisément ce qui se produit, lorsque les habitants des balmes lyonnaises sont confrontés aux dangers générés par les phénomènes hydrauliques à l'œuvre dans le sous-sol des collines.

## **La relation des habitants au danger : une nécessaire recherche de sens**

Ces connexions symboliques, que l'iminaire peut opérer pour produire du sens, se manifestent très nettement lorsque l'environnement du quotidien devient porteur d'une menace. François MORTIER [1992] l'a très bien montré dans un contexte analogue, celui d'une petite commune montagnarde du Béarn, qui fût partiellement détruite par un tremblement de terre dans les années 1960. Depuis ce traumatisme, la communauté villageoise, qui vit avec la peur du retour d'un tel événement, a entrepris un long travail de réappropriation symbolique de son environnement, offrant ainsi à l'angoisse un support tangible et objectif permettant de matérialiser l'invisible et de rationaliser l'explicite. D'une manière assez comparable, l'éboulement d'une partie du versant de la colline de Fourvière en 1930, va mettre à contribution l'iminaire du monde souterrain (ou une partie de celui-ci), qui couve « en silence » depuis plusieurs dizaines d'années. Tout simplement parce qu'une partie des habitants les plus directement concernés par l'événement éprouve le besoin de trouver un sens à ce danger qui se révèle subitement, une explication qui permette de canaliser les angoisses.

C'est ainsi qu'apparaît par exemple, quelques jours après le drame, une interprétation tout à fait étonnante, selon laquelle la catastrophe aurait été provoquée par les écoulements provenant d'un vaste lac souterrain, situé quelque part sous la colline de Fourvière. Les services techniques de la Ville de Lyon, chargés de déterminer les causes du sinistre, ayant rapidement établi que l'éboulement serait dû à une accumulation excessive d'eau sur le versant de la colline, et cette information ayant été largement diffusée par la presse locale<sup>17</sup>, un certain nombre d'habitants établissent alors une connexion tout à fait logique entre le déclenchement probable de l'éboulement, tel qu'il est rapporté dans les journaux, et ce lac souterrain qu'ils prétendent connaître. Certains affirment même l'avoir vu, comme cet ancien habitant du quartier sinistré, qui témoigne de cette expérience auprès du maire de Lyon, dans un courrier qu'il lui adresse quelques semaines après l'éboulement :

« La catastrophe de Fourvière me préoccupe beaucoup. De voir tant d'eau et ne savoir d'où elle

---

<sup>17</sup> Dans les jours qui suivent l'événement, les articles des quotidiens locaux et régionaux consacrent en effet une grande partie de leurs développements aux causes de la catastrophe, laissant alors la parole aux responsables des services techniques de la Ville.

vient. Par la voie des journaux, je dois comprendre que très peu de personnes savent comme moi qu'on peut se promener en bateau à Fourvière. (...) Vous me direz comment le savez-vous ? J'ai habité longtemps Fourvière et je ne suis pas jeune. Un jour, un ami me dit qu'il voulait me faire voir le lac de Fourvière et qu'il m'y ferait aller en bateau. Je souris et le suivis. À mon plus grand étonnement, il me fit rentrer à reculons, on ne peut autrement, une fois dans le souterrain. Nous fîmes 80 ou 100 mètres et nous étions au lac avec un bateau. Par crainte d'un accident, nous n'y sommes pas allés. Depuis cette époque, [l'entrée du souterrain] a été bouchée. Il faudrait que je sois sur les lieux pour faire voir la fermeture. Si Monsieur le maire croit à ma parole, qu'il me fasse aller à Lyon [et] je me charge de le conduire comme je l'ai été. Ce serait un grand service pour le quartier Saint-Jean attendu que l'eau qui se répand vient toute du lac<sup>18</sup> ».

Pour cette personne comme pour bien d'autres à l'époque, l'existence de ce lac sous Fourvière, qui est décrit comme suffisamment vaste pour que l'on puisse s'y déplacer en barque, fournit une explication tout à fait plausible à la présence massive d'eau sur le versant de la colline au moment de l'éboulement. Le lac donne immédiatement un sens à cet événement, alors que personne (y compris les autorités) n'est capable de fournir les éléments permettant de comprendre avec précision comment de telles quantités d'eau pouvaient se trouver à cet endroit<sup>19</sup>. Cette interprétation, puis l'existence même de ce lac – qui est pourtant rapidement contestée, notamment par les savants et les scientifiques de l'époque<sup>20</sup> –, feront d'ailleurs l'objet d'une vaste polémique, après que les journaux se soient emparés de l'affaire. La légende du « lac sous Fourvière », qui préexistait vraisemblablement à l'éboulement de 1930 à l'état « larvaire » puis « nymphatique », éclot alors à la surface sous la forme d'un débat public plus ou moins médiatisé, pour reprendre

---

<sup>18</sup> Extrait d'une lettre datée du 30 janvier 1931 retrouvée aux archives municipales de Lyon. L'original étant écrit dans un style approximatif, avec une multitude de fautes d'orthographe, nous avons pris le loisir de reformuler le propos, par souci de lisibilité et pour en faciliter la compréhension.

<sup>19</sup> Notons au passage qu'un certain nombre de courriers de la même époque, toujours adressés au maire de Lyon, proposent d'autres hypothèses, plus ou moins sophistiquées, qui traduisent aussi une intense activité spéculative. Tel celui-ci, écrit par une mère de famille du quartier : « Monsieur le maire, ne voyez-vous pas, comme homme savant, ce qu'il y a de surnaturel ? Dieu qui est le maître de tout le monde, aurait-il fini par s'irriter par tant d'injustices commises à son égard, méconnu et retiré des écoles. Presque toute la jeunesse s'en ressent amèrement. Les responsables de tant de calamités, ce sont ceux qui font les lois injustes. Sans le secours de Dieu, rien n'est valable ni durable (...) ». Ou cet autre, émanant d'une personne qui aura préféré rester anonyme : « Par suite d'un calcul bref, basé [sic] depuis l'invention de la vapeur (que Napoléon avait (...) réprouvé en refusant son emploi), les chiffres avec l'addition pour la pesanteur, de la consommation de l'essence (...) donnent un total bien que très approximatif de 13 milliards de tonnes. Ceci est un chiffre imposant, malgré la récupération de poids pour les houilles et autres matières brûlables solides. Il est certain que l'équilibre est faussé. Le balancement physique de la terre n'est plus le même qu'il y a un 1/2 siècle, c'est à ceci que nous devons des coups de soleil très vifs, des pluies, des froids et tout ceci dû à ce prélèvement de poids sur un globe qui en somme n'est pas tellement énorme puisque des petits bipèdes en ont fait le tour. (...) Par suite de ces différences de prélèvements, je considère que la terre élastique fait des bonds prodigieux ! ».

<sup>20</sup> D'après un rapport de F. ROMAN, professeur de géologie à l'Université de Lyon, cité par C. BARBIER [1995 : 59], la présence d'un tel lac est rendue impossible par la constitution géologique du sous-sol de la colline : « L'existence d'un soi-disant lac se heurte à une impossibilité matérielle : les eaux pénétrant dans des terrains meubles ne peuvent que les imprégner. Une cavité de quelque importance produite par l'eau dans ces terrains serait immédiatement comblée. Les lacs souterrains ne se trouvent que dans des pays calcaires (...), où les roches, assez résistantes, disposées en couches parallèles permettent une infiltration et une dissolution graduelles. Les vides s'agrandissent peu à peu sans provoquer d'effondrement et peuvent former de véritables lacs souterrains ».

une métaphore filée par F. REUMAUX [1994].

Mais le plus intéressant dans cette affaire, c'est que 70 ans plus tard, le débat n'est toujours pas clos. Il oppose toujours ceux qui y croient et ceux qui l'ont vu d'un côté, et de l'autre, les techniciens de la Ville de Lyon et les spécialistes du sous-sol des collines lyonnaises qui, comme ce géologue, pensent que « ceux qui ont aperçu le lac ont simplement vu une petite étendue d'eau qui, sous terre, à la faible lueur de leur lampe ou d'une bougie, a pris à leur regard des dimensions fantaisistes et disproportionnées<sup>21</sup> ». Cette légende paraît même encore bien ancrée dans les représentations des habitants (d'une partie d'entre eux au moins), si l'on en croit l'expérience d'un agent municipal qui les côtoie régulièrement :

« Les gens parlent encore beaucoup du fameux lac sous Fourvière. Beaucoup disent qu'il y a un lac sous Fourvière, où l'on peut faire du bateau, où les gens allaient se promener. On entend de tout sur ce lac là ».

La persistance de cette légende à travers les époques, et plus généralement de l'imaginaire du monde souterrain dans laquelle elle s'intègre, témoignent donc d'une recherche de sens constante de la part de certains riverains, qui côtoient quotidiennement cet univers invisible et largement méconnu, porteur d'une menace bien réelle. Au-delà de leur aspect parfois fantaisiste, il importe néanmoins de percevoir que toutes ces constructions symboliques, qui travaillent en profondeur la société locale, ne manquent pas de resurgir (individuellement ou collectivement) dans certaines occasions, en particulier lorsque la perspective d'un éventuel accident vient s'installer dans la vie quotidienne. Ce fût le cas après l'éboulement de 1930 et c'est toujours vrai aujourd'hui. A chaque fois, il s'agit avant tout d'offrir un support tangible à l'angoisse, de matérialiser l'invisible et de rationaliser ce qui reste comme en dehors de la réalité. Dans un tel cas de figure, ce système d'interprétation et de croyance, cet imaginaire du monde souterrain, a donc une fonction essentielle, celle d'être symboliquement efficace, c'est-à-dire de fournir une représentation socialement acceptable de phénomènes difficilement compréhensibles en l'état. Une représentation sans laquelle le lieu où l'on réside deviendrait parfaitement invivable.

Dans le contexte des balmes lyonnaises, la source de danger (les galeries et plus largement les phénomènes associés au fonctionnement hydro-géologique des collines) est donc à l'origine d'une activité symbolique, dont nous venons rapidement d'esquisser les contours. Tout se passe comme si la dangerosité réelle ou supposée des balmes, qui fait l'objet d'inquiétudes et d'angoisses récurrentes au sein des populations riveraines, se traduisait par la présence (souvent implicite, parfois clairement exprimée) d'une interrogation, au fond jamais entièrement résolue. Pour autant, cette perception « ordinaire » du danger apparaît bien plus structurée que ne le pensent en général les gestionnaires du risque. Dans un sens, elle est même assez fine et précise. Car si l'exactitude des interprétations que nous avons saisies dans les discours des personnes interrogées est toujours relative à l'aune des savoirs scientifiques et techniques, la relation

---

<sup>21</sup> Cité par C. BARBIER [1995 : 59].

qu'elles entretiennent avec le danger repose néanmoins sur des observations quotidiennes et sur la circulation d'informations diverses, de savoirs, de légendes, qui contribuent à une certaine connaissance du milieu.

Et c'est justement cette connaissance particulière du milieu dans lequel ces personnes ont fait le choix d'habiter et de vivre (depuis de nombreuses années pour certaines d'entre-elles), qui permet, au bout du compte, de donner un sens à ce qui échappe à leur compréhension immédiate. Autrement dit, la confrontation permanente avec l'incertitude, en particulier celle qui consiste à savoir si l'on risque vraiment quelque chose en vivant sur les versants des collines lyonnaises, ainsi que cette incapacité d'appréhender dans toute leur complexité les phénomènes en cause, resteraient proprement insupportables si elle ne s'inséraient pas, à un moment donné, dans un cadre compréhensif susceptible de faire sens, c'est-à-dire de rassurer. Etre en mesure de trouver une explication crédible à des phénomènes qui restent par nature inexplicables, c'est aussi une façon de nommer la chose, c'est se donner les moyens de la maîtriser. Savoir (ou avoir l'impression de savoir) de quoi il s'agit ne permet pas forcément d'agir, mais au moins de se sécuriser, en localisant les phénomènes redoutés dans l'univers du familier. Profondément marquées par leur territoire d'appartenance, ces représentations que certains n'hésitent pas à qualifier « d'irrationnelles », voire de « délirantes », traduisent en fait les efforts de ceux qui, confrontés à des inquiétudes permanentes, tentent de réhabiliter le lieu dans lequel ils habitent, dans le seul but de le rendre vivable – à leurs propres yeux au moins.

## Références citées

- BARBIER C., 1995, *Les souterrains de Lyon*, Éditions Verso, Lyon, 221 p.
- CANDAU J., 1998, *Mémoire et identité*, PUF, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 225 p.
- COANUS T., 1992, « La thématique contemporaine du risque : entre demande sociale et recherche scientifique », in *Le risque en montagne. Les réalités et les images*, Éditions du CTHS, Paris, p. 13-19
- GLOWCZEWSKI B., MATTEUDI J.-F. (dir.), 1983, *La cité des cataphiles. Mission anthropologique dans les souterrains de Paris*, Librairie des Méridiens, Paris, 244 p.
- MARTINAIS E., 2001, *Les sociétés locales à l'épreuve du risque urbain. Un siècle de gestion du danger dans deux contextes de l'agglomération lyonnaise (fin XIX<sup>ème</sup> – fin XX<sup>ème</sup> siècle)*, thèse de géographie, Université Jean Monnet, Saint-Étienne, 665 p.
- MORTIER F., 1992, « Du risque naturel au risque industriel : Arette et la rumeur de Lacq », in *Le risque en montagne. Les réalités et les images*, Éditions du CTHS, Paris, p. 111-119
- POUILLON J., 1993, *Le cru et le su*, Éditions du Seuil, coll. « Librairie du XX<sup>ème</sup> siècle », Paris, 170 p.
- REUMAUX F., 1994, *Toute la ville en parle. Esquisse d'une théorie des rumeurs*, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », Paris, 205 p.
- VEILLARD C., 1979, « La ville de Lyon souterraine », *Géomètre*, n° 8-9, p. 1-11
- VINET L., 1991, *Typologie et prévention des risques et accidents géotechniques en site urbain : les collines de la Ville de Lyon entre 1977 et 1990*, thèse de génie civil, laboratoire Géotechnique de l'INSA de Lyon, 260 p.